**R. MARIN**

# GEMINUS

*Mon histoire de vampire*

**GEMINUS**

**MON HISTOIRE DE VAMPIRE**

# Chapitre 1

La maison est accrochée à la colline comme une chose qui ne veut pas tomber.

En dessous, loin, la mer. D'ici, ce n'est qu'un bout de bleu entre deux collines. Mais on l'entend. Un souffle lent, têtu, qui monte entre les oliviers et les murs de pierre et arrive jusqu'à la fenêtre.

Dedans, le désordre d'un homme qui n'attendait pas de visite. Des papiers, un feu qui brûle doucement, l'odeur du bois. Et moi, assis devant la cheminée, avec une plume que je ne sais plus très bien comment tenir.

Je m'appelle Geminus.

Nous sommes en 2026 et j'ai presque deux mille ans. Je dis presque parce que j'ai cessé depuis longtemps de les compter avec précision. Les anniversaires perdent une partie de leur charme quand on en a vécu autant. Et puis il faudrait savoir quel jour je suis né. Ma mère le savait. Pas moi.

Ma mère savait beaucoup de choses que j'ai oubliées. Sa voix, par exemple. Je pourrais encore vous dire comment elle prononçait mon prénom quand elle était en colère. Je pourrais retrouver l'intonation exacte. Mais sa voix entière, non. Elle est partie par morceaux. Un matin, il y a quelques siècles, je me suis rendu compte que je ne me souvenais plus de son rire.

Voilà ce que personne ne vous raconte sur l'immortalité. On vous parle du sang, des canines, du soleil. Jamais de ce qu'on oublie.

Le soleil, puisqu'on en parle, ne me réduit pas en cendres. Désolé de vous décevoir. Il me brûle, il m'épuise et, si j'insiste assez, il me fait regretter d'être sorti. Mais je peux traverser une rue en plein jour sans prendre feu. Les hommes ont beaucoup d'imagination quand il s'agit des vampires. Ils en ont encore plus quand il s'agit d'eux-mêmes.

Je suis né quand la nuit sentait encore le feu et l'huile. Aujourd'hui les hommes demandent à une voix artificielle d'éteindre la lumière à leur place. Tout ce progrès pour ne plus avoir à se lever du canapé. Il fallait le faire.

Je ne me moque pas vraiment d'eux. Bon, si. Un peu. Je les aime trop pour les mépriser. C'est probablement ça, mon problème. J'ai toujours trop aimé les êtres humains.

Les femmes surtout.

Un soir, il y a longtemps, j'ai versé le vin à la table d'un homme qui venait d'envoyer dix mille

autres mourir pour un bout de terre. Il riait fort et parlait de ses morts comme on parle de la pluie. Puis sa femme est entrée. Il a baissé la voix. Sans s'en rendre compte, comme un enfant qu'on surprend. Le pouvoir des hommes, je l'ai vu prendre des villes. Celui des femmes, je l'ai vu faire baisser la voix à ceux qui les prenaient. C'est peut-être aussi pour ça que je les aime tant.

Et malgré toutes les conneries des hommes, en tout ce temps, j'ai vu assez d'amour pour croire qu'au bout du compte, c'est lui qui les sauvera. Même après tant de vies, je n'ai pas appris à ne plus aimer.

Et pourtant je connais la fin. Je l'ai vue assez de fois. Les cheveux changent. Les mains aussi. Un matin, le visage que tu as embrassé pendant trente ans porte des marques qui n'étaient pas là quand tu l'as rencontré. Puis arrive le jour où la personne que tu aimes ferme les yeux et ne les rouvre plus.

Moi, je reste.

Au début, je pensais que je m'y habituerais. J'étais jeune. Trente-trois ans. C'est à cet âge que je suis mort. Et c'est à cet âge que mon corps a décidé de rester.

À vrai dire, ce n'est plus exactement le même corps qu'à l'époque. Ceux qui imaginent les immortels éternellement parfaits ne se sont probablement jamais cassé une dent. Moi, je m'en suis cassé pas mal. On a essayé sur moi des choses que je déconseille vivement à quiconque tient à sa mâchoire. Heureusement, les dentistes se sont beaucoup améliorés. Enfin une invention humaine dont je ne me moquerai pas. Presque.

Je suis né devant cette mer. Elle est de nouveau devant moi aujourd'hui. La même, à ce qu'il paraît. Je n'en suis pas sûr. Rien ne reste vraiment identique aussi longtemps. Pas même la mer. Pas même moi. Surtout moi.

Un bruit, dehors. J'arrête d'écrire.

Je sors. Rien ne bouge. Le chemin, les marches, les arbres noirs. Un animal, sans doute. Il en monte de temps en temps jusqu'ici, la nuit. Je ne suis pas le seul à veiller à ces heures-là.

Je fais le tour de la maison, lentement. Puis je m'attarde devant la porte, à écouter.

À l'intérieur, le feu a baissé. Je reprends la plume.

Je suis revenu parce que j'ai décidé de mourir. Par le passé, j'y ai déjà pensé. Cette fois, je crois que c'est pour de bon.

J'ai arrêté de boire. Pour l'instant, la soif est encore supportable. Ce qui m'inquiète le plus, ce sont les souvenirs.

Hier soir, j'ai cherché le visage de mon père. Je me souviens de ses mains. Le pouce qui suivait le bord d'une amphore avant de l'acheter. Sa voix quand il traitait avec les marchands du port. Même

l'odeur qu'il ramenait à la maison : sel, cordes et poussière de terre cuite. Mais son visage, non. J'ai fermé les yeux. Rien.

Et pour la première fois depuis longtemps, j'ai eu peur. Pas de mourir. De l'emporter avec moi.

Parce qu'il y a une chose que j'ai comprise trop tard. Quand tu es le dernier à te souvenir de quelqu'un, ta mémoire ne t'appartient plus seulement. Elle est aussi un peu la dernière maison de cette personne.

Ce soir-là, j'ai compris que je ne pouvais plus attendre. C'est pour ça qu'avant d'oublier, j'écris. Et puisqu'il faut bien commencer quelque part, je commence là où tout aurait dû finir. Au bord de la mer.

J'avais trente-trois ans. J'étais amoureux. Et je voulais mourir.

La mer, elle, avait décidé autrement.

* * *

J'avais perdu l'amour de ma vie.

Je n'écrirai pas son nom. Pas parce que je veux le cacher. Parce que ce n'est pas encore le moment.

Son nom, je le porte encore. Intact. C'est peut-être le seul mot que le temps n'a pas réussi à m'arracher.

C'est étrange, ce que tout ce temps fait à la mémoire. Il trie sans me demander mon avis.

J'ai essayé de retrouver son visage. Des centaines de fois. Je ferme les yeux et je cherche. Ses yeux. Étaient-ils verts ou bleus ? Il me semble qu'ils changeaient avec la lumière. Qu'ils avaient parfois la couleur de la mer, parfois celle du ciel juste avant le soir. Mais je ne vois plus rien.

Je me souviens qu'elle avait les cheveux longs. Dorés, je crois. Le vent les portait devant son visage

et elle les repoussait d'une main, agacée. Je me souviens du geste. Pas du visage derrière.

Ses lèvres. Je sais que je les ai embrassées. C'est tout.

Je me souviens de l'instant avant le baiser. Ce petit moment où nous savions tous les deux ce qui allait arriver et où plus personne n'avait besoin de parler. Je me souviens de ça. De l'attente. Mais son visage dans cet instant, non. Il s'est effacé.

Je me souviens de sa main dans la mienne. Je me souviens combien j'étais heureux. Je me souviens de tout ce que j'ai ressenti. Rien de ce que j'ai vu.

Son nom, lui, est resté. Alors je m'y accroche.

Je pose la plume. La soif fait ça. Elle n'efface pas les choses dans le bon ordre. Elle t'emporte un visage et te laisse un nom que tu ne peux plus poser sur personne.

Je déteste ne pas savoir ce qui partira ensuite.

Elle était morte. Et moi, je ne voulais pas vivre sans elle.

Ce matin-là, je suis passé devant l'entrepôt de mon père sans tourner la tête. Les amphores étaient alignées devant la porte, comme tous les matins. Ma mère m'a appelé depuis le seuil. Je ne me suis pas retourné. Je ne pensais pas à demain. Je ne pensais pas à ce que j'allais laisser derrière moi.

Je pensais seulement à elle. À celle qui m'avait rendu heureux. À celle avec qui j'avais imaginé le temps. Je ne savais pas encore combien le temps allait devenir important pour moi.

Portus Delphini était là. La mer était là. Je l'avais devant moi depuis que j'étais enfant. J'avais appris à la respecter bien avant d'apprendre à craindre les hommes. Elle pouvait être calme le matin et en colère quelques heures plus tard. Elle pouvait ramener chez eux ceux qui partaient, ou les garder.

Ce jour-là, elle était grise, mauvaise, elle cognait contre les rochers. Et moi, je voulais qu'elle me garde.

Je ne voulais pas être sauvé. Je ne voulais pas d'une seconde chance. Je ne voulais pas que quelqu'un m'explique que la douleur passerait. Je voulais aller là où elle était allée.

J'ai marché vers l'eau.

J'étais convaincu que, quelques minutes plus tard, tout serait fini.

Mais la mer n'a pas voulu de moi. Étrange destin.

* * *

Comment j'ai tenu tout ce temps ? Il faudrait un autre livre. Je n'aurai pas le temps de l'écrire.

Je me sens ancien. Pas vieux. Ancien. Comme une pièce de monnaie que quelqu'un trouve dans la terre et tourne entre ses doigts en essayant de com-

prendre d'où elle vient. Ou comme une langue que plus personne ne parle.

Et me voilà, au début, à vous écrire.

Maman. Papa. Si seulement je vous avais écoutés. Si seulement... Peut-être que je serais là avec vous depuis longtemps.

J'ai commencé à écrire ce livre. Eh oui, je connais les livres sur les vampires. Bram Stoker. Anne Rice. Elle surtout. Je l'ai lue, je l'ai aimée. Et puis j'ai vu les films.

Est-ce que je me suis reconnu ? Je ne sais pas. Ils étaient tous plus beaux que moi.

J'ai pensé un moment, moi aussi, à raconter mon passé sous forme d'interview. Puis je me suis arrêté. Ça aurait été un doublon. Et moi, j'ai ma vie.

Alors dors en paix, grande écrivaine. Laisse-moi raconter la mienne.

Je referme le carnet. On croirait une scène de film : l'écrivain qui se lève, qui marche, qui disparaît dans la nuit. Sauf que c'est moi.

Je suis devant votre tombe, Maman, Papa. Il n'y a personne. Il est cinq heures du matin.

Le bruit des vagues arrive jusqu'à cette colline cachée entre les autres collines, cet endroit que j'avais choisi il y a très longtemps. Après la mer. Après qu'elle m'avait rejeté.

La soif. La soif.

Je ne me souviens pas de tout dans ces premiers jours. Mais je me souviens de la brûlure. Ça, oui. Le corps qui demandait quelque chose que je ne comprenais pas. Du sang.

Combien de temps m'a-t-il fallu pour comprendre ce que j'étais devenu ? Combien de gens ai-je tués avant de le comprendre ? Je ne sais plus. C'est peut-être mieux ainsi. Peut-être pas.

Presque vingt siècles.

La soif revient. Plus forte. J'appuie une main sur la pierre.

Je m'assois près d'eux.

Vous m'avez attendu toute votre vie. Après ma disparition, vous n'avez pas voulu d'autres enfants. Je le sais. J'étais là. À quelques pas.

Et moi, je suis resté. Siècle après siècle. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que cet endroit reste caché. Pour que personne ne vous dérange. Pour que personne ne vous éloigne de moi.

Puis les archéologues sont arrivés. Ils ont creusé. Et ils vous ont trouvés. Alors je suis revenu.

J'ai préparé ma tombe tout près. À côté de vous.

Cette fois, je reste.

Et personne ne nous touchera plus jamais.

**GEMINUS**

**MON HISTOIRE DE VAMPIRE**

# Chapitre 2

Les jours ont passé depuis la tombe de mes parents.

Rester, ça ne voulait pas dire m'allonger là-haut tout de suite, sur ma dalle. Il fallait d'abord finir ce livre.

On m'a dit, il y a longtemps, que je ne pouvais pas mourir. Peut-être.

Alors j'ai continué d'écrire. Les mêmes papiers. La même cheminée. Les mêmes nuits.

Ma maison est au-dessus de Portofino, assez haut pour que la route n'y monte pas vraiment, assez bas

pour que je sente encore le sel dans l'air quand le vent tourne.

De l'extérieur, elle ne paie pas de mine. Des pierres grises, irrégulières, un toit en tuiles rondes recouvert de mousse par endroits, des volets qui ont changé de couleur plus souvent qu'on ne pourrait le croire. Rien qui attire l'œil depuis la mer.

À l'intérieur, en bas, la grande pièce que vous connaissez déjà. Un couloir étroit mène au bureau, et à cette pièce voisine dont le sol n'a jamais été refait avec le reste, allez savoir pourquoi. À l'étage, une chambre que je n'utilisais plus depuis longtemps, parce que je ne dormais presque plus, et une fenêtre qui donne sur le golfe, celle dont je ne réparerai jamais le carreau fêlé. C'est de là qu'on voit le mieux la mer, au loin.

La maison a été reconstruite plusieurs fois sur les mêmes fondations. Chaque fois, il a fallu que je revienne pour la faire réparer. Encore. Et encore. Les

murs ont changé, les pièces ont été redistribuées, une aile a disparu, une autre est apparue. Seule la base reste, quelque part sous tout ça. Un peu comme moi.

J'étais devant le feu quand j'ai entendu des pas sur le chemin. Puis une clé dans la serrure.

Elle est entrée sans frapper. Ça arrive, quand on n'a vu personne ici depuis cent ans.

Elle a poussé la porte, elle a fait deux pas, et elle m'a vu.

Elle a sursauté comme si elle venait de découvrir un fantôme dans son propre salon.

« Pardon. Je… l'agence m'a dit que la maison était inoccupée. »

Je n'annonce jamais mes arrivées. Question d'habitude. Question de survie, aussi, à un moment de ma vie où survivre voulait dire ne jamais laisser personne s'installer dans une routine avec moi.

J'ai eu envie de la renvoyer. Une phrase sèche, deux mots, et elle repartait avec ses excuses.

Et puis son parfum m'est arrivé. Rien d'extraordinaire. Un savon, peut-être un peu de sel resté sur sa peau depuis la mer. Et elle, elle entrait toute seule dans la gueule du loup. Ma soif s'est réveillée d'un coup.

Le soleil entrait par la fenêtre du fond. Ça tombait sur ses cheveux. Je n'ai rien dit pendant un instant de trop.

Elle avait ce genre de beauté qu'on ne fabrique pas : la peau encore pleine de sang qui circule, les joues qui rougissent pour de vraies raisons, une fraîcheur qui n'appartient qu'aux corps qui n'ont pas encore commencé à compter le temps, qui n'ont encore rien eu à réparer.

Moi, j'ai un visage resté à trente-trois ans, mais pas un visage intact. Sous la surface, il y a les dents cassées et refaites plusieurs fois, au fil des siècles et

des dentistes. Une jeunesse arrêtée, pas une jeunesse neuve.

Elle, elle était neuve. De cette façon insolente et provisoire que seuls les gens qui vont vieillir peuvent se permettre.

Je l'enviais. Un peu. Beaucoup, certains jours.

« Vous êtes… »

Elle a cherché le mot. Le propriétaire ? Un locataire ? Un cambrioleur qui aurait un feu de cheminée allumé et une drôle d'assurance ?

« Je suis chez moi », j'ai dit. Pas méchamment. Juste assez pour couper court à la question.

Elle a rougi, du cou jusqu'aux oreilles.

« L'agence ne m'a jamais parlé de vous. On m'a dit d'entretenir la maison, d'aérer, de vérifier qu'il n'y avait pas de dégâts après l'hiver. Je… je vais revenir plus tard. »

Elle a reculé d'un pas. Et c'est là que j'aurais dû la laisser partir.